

## Des villes sur le divan

L'Agence nationale de psychanalyse urbaine sillonne la France pour soigner les angoisses et les névroses des agglomérations. Vrai ou faux ? Drôle ou sérieux ? Spectacle poétique ou analyse freudienne ? Les deux, docteur.



Ça y est. C'est l'heure du diagnostic. Dans la salle du cinéma de Sénart, ville moyenne de la région parisienne, le préfet, les élus locaux et les architectes attendent, l'air un peu inquiet. Le Dr Laurent Petit entre et prend la parole. « Votre ville souffre d'une peur irraisonnée de l'abandon. Elle ne cesse de multiplier les échecs depuis que Melun, sa mère porteuse, l'a abandonnée en 1983. » Silence. Les élus regardent le préfet, qui regarde les architectes, qui regardent le préfet. L'inquiétude a laissé la place à la consternation. Le docteur reprend : « Je préconise l'aménagement de ZOB, des zones d'occupation bucolique, la mise en place, en plein centre-ville, d'une seconde génération de jardins ouvriers, rebaptisés jardins chômeurs, et la construction de monuments dédiés aux projets avortés de la ville. » Quelques rires commencent à fuser.

Comme si la farce reprenait ses droits. Ce qui n'empêche pas les questions. S'agit-il d'une performance ? D'un solo de clown ? D'un canular situationniste ? D'un débat sur l'urbanisme en novlangue ? Non : c'est une conférence de l'Agence nationale de psychanalyse urbaine (Anpu). Un truc sérieux. Mais pas trop. Et déconnant. Mais pas trop non plus. Depuis une dizaine d'années, Laurent Petit et son acolyte Charles Altorffer sillonnent la France pour prodiguer

des soins aux cités malades. Leur postulat est simple : comme n'importe qui, les villes sont travaillées par des névroses et des angoisses. Et, comme n'importe qui, elles peuvent être soignées. Nées dans le milieu du spectacle vivant, les conférences de l'Anpu sont aujourd'hui convoitées par les mairies et les communautés de communes. « On ne s'en rend pas compte, mais les projets d'urbanisme ratés peuvent avoir des conséquences terribles sur la vie des gens, explique Laurent Petit. Les élus font appel à nous pour raconter des histoires qui dédramatisent la situation. » Prix de la consultation ? Entre 10 000 et 100 000 euros. « A la tête du client », lance Laurent Petit, goguenard. La qualité de la performance est liée à l'inspiration de ces deux zouaves : géniale, absurde, débile, hilarante. Cinquante villes se sont déjà payé les soins de l'Anpu. A Marseille, il s'agissait d'initier la population au tri collectif. « Je leur ai proposé de rejouer la grande peste de 1720. » Mais l'agence se déplace aussi à l'étranger : Alger, Elseneur, au Danemark, ou Mons, en Belgique, ville traversée par deux rivières : la Haine et la Trouille.



IN SITU Laurent Petit, cofondateur de l'Anpu ici, à Châlons-en-Champagne, en 2008 ambitionne de psychanalyser le monde entier. Cinquante villes ont déjà eu recours aux services de l'agence.

« Un cas vite vu. » Tous ces travaux participent d'un projet plus vaste, visant à psychanalyser le monde entier. « Nous ferons part de nos recherches le 24 décembre prochain, à New York, devant l'ONU, autour d'un verre de vin chaud », explique Laurent Petit en préambule à toutes ses conférences. On y croit à moitié. Reste l'autre moitié. La psychanalyse de Sénart a commencé le 24 avril 2013.

A 9 heures, précisément. Laurent Petit et Charles Altorffer font une entrée remarquée dans la salle communale de la ville. Du haut de son mètre quatre-vingt-douze, Laurent Petit passe difficilement inaperçu. Blouse blanche froissée, cheveux courts et gras, il est la caricature du psy. Le blouson de Charles Altorffer affiche en toutes lettres sa fonction : « l'urbaniste enchanteur ». Ce premier rendez-vous est fixé avec Philippe Clément, directeur de l'urbanisme de Sénart, et Pierre Bon-

du, chargé de l'organisation d'un grand colloque pour les 40 ans de la ville. « Je voulais apporter un moment de respiration à cette journée de conférences et j'avais entendu dire que leur analyse pouvait nous faire voir les choses autrement », glisse Pierre Bondu, tout en regardant, médusé, l'étrange duo déambuler dans les couloirs. Laurent Petit s'allonge régulièrement par terre pour prendre des notes. « Sénart est la plus méconnue des villes nouvelles, entonne Philippe Clément, bien décidé à ne pas se laisser démonter.



SIT-IN Opération pouf devant le Carré Sénart, le centre commercial : une analyse collective à ciel ouvert, en forme de happening.

Notre centre commercial draine environ 15 millions de personnes par an. ». Laurent Petit griffonne quelques phrases et demande à prendre un peu de hauteur. Les deux hommes sont conduits sur le toit du bâtiment. Devant eux, le Carré Sénart se déploie dans toute son étrangeté. Des arbres parfaitement identiques sont alignés. Deux bâtiments se dressent au loin : un Fitness Park et un bowling grand comme deux hangars de Boeing 737. Et pas l'ombre d'un habitant. Sénart ressemble à une maquette grandeur nature. Vide. Morne. Fonctionnelle. « Notre ville souffre d'un petit problème d'identité, continue Philippe Clément. Dans la tête de beaucoup de gens, Sénart n'est qu'un grand centre commercial. » Charles Altorffer et Laurent Petit restent ici quatre jours, enchaînant les rencontres avec les habitants, les commerçants, les élus,

consultant inlassablement les archives et les cartes de l'agglomération, décortiquant les légendes urbaines et les traumatismes collectifs.

Deux jours plus tard. L'Anpu élit domicile dans le centre commercial. C'est ici que se joue le deuxième temps de la psychanalyse urbaine : l'opération divan. L'opération pouf, plus exactement. Les Sénartais s'y allongent et parlent. Quinze bénévoles envoyés par la municipalité sont venus épauler le duo. « Installez-vous confortablement et laissez-vous envahir par une sorte de torpeur lancinante », précise Laurent Petit dans son questionnaire. Si votre ville était un fruit ? « Ce serait un litchi, répond une vieille dame en fermant les yeux. Un fruit qui fait peur de l'extérieur, mais qui est très doux à l'intérieur. » Et si elle était un animal ? « Un kangourou ! Sénart a toujours su rebondir », explique un jeune homme. Au bout d'une petite heure, l'opération divan devient l'attraction la plus courue du centre commercial. Le gros du travail se fait au terme de ces quatre jours d'enquête. Charles Altorffer, architecte de formation, est chargé de trouver les solutions pour soigner Sénart et de mettre en scène la conférence. Laurent Petit s'occupe du diagnostic de la ville et de l'écriture du rapport.

Il a découvert l'urbanisme sur le tard. Avant de jouer le rôle du professeur fou de l'Anpu, ce quinquagénaire à l'allure juvénile était ingénieur en télécommunications pour Matra Ericsson. « Je n'avais rien à faire là-bas, mais je savais amuser le monde », admet-t-il. Il quitte la multinationale et s'oriente vers les arts du cirque. Il maraude quelques années dans le circuit du théâtre lillois et trouve enfin son filon : les fausses conférences. « J'adore le parascientifique, quand

on ne peut plus distinguer le vrai et le faux, la réalité et la fiction. Mon père était bipolaire. Je ne savais jamais vraiment quand il disjonctait. J'ai intégré cette idée pour en faire un personnage. » L'idée de psychanalyse urbaine lui vient quand un ami lui demande de défendre un projet architectural.

Deux mois plus tard. Juin 2013. L'immense salle de cinéma Gaumont de plus de 400 places est pleine à craquer. « C'est bourré de pontes, glisse Charles Altorffer, inquiet. Il paraît qu'il y a même l'architecte qui a construit la ville. » Laurent Petit entre en scène et livre son diagnostic : « Une naissance douloureuse, en 1973, en plein choc pétrolier ; un abandon par Melun, la ville voisine, qui se retire du projet d'agglomération. Depuis, Sénart n'a cessé de multiplier les échecs et les projets avortés : la construction d'un grand stade -délocalisé à Saint-Denis -, d'une gare TGV - abandonnée -, l'installation de studios de cinéma - abandonnée... » Place à la solution proposée par Charles Altorffer pour redynamiser la ville : la construction de tours de plus de 1 kilo - mètre de hauteur, répondant à un besoin urgent d'érection urbaine. Qui se marie parfaitement avec les fameuses ZOB, du coup. Le truc est visiblement pensé. Laurent Petit quitte les lieux sous un tonnerre d'applaudissements. « C'est un vrai soulagement de pouvoir rire de ses échecs », souffle un architecte. Laurent Petit repart, son divan sous le bras. Il sera prochainement à Frangy, à Port-Saint-Louis-du-Rhône, aux marais du Vigueirat et à Arles, fin juillet. L'agenda est plein et y a du boulot. « Tout va bien, mais je me soigne » sera le slogan de l'été. L'Anpu voit la vie en névrose. ■

*par I. H.-L.*

